

Le Producteur de bonheur

De Vladimír Mináč par les Baladins du Miroir

Distribution
Mise en scène : Nele Paxinou
Adaptation : Paul Emond

Conception et mise en espace des rêves : Marco Taillebuis
Assistante à la mise en scène : Elsa Verhoeven
Scénographie et décors : Lionel Lesire
Ingénieries scénographie : Xavier Decoux, assisté de Ananda Murinni, Adrien Dotremont et Geneviève Knoops
Création musicale : Line Adam
Création et réalisation costumes : Sylvie Van Loo, assistée de Nicole Mornard, Marie Nils, Isabelle Deletaille, France Lamboray et Marie Van Gils
Création maquillage : Urteza da Fonseca
Création éclairage : David Taillebuis
Régie lumières : Ananda Murinni
Régie plateau : Adrien Dotremont
Conseiller littéraire : Maja Polackova
Conseiller en analyse de mouvement : Norman Taylor

Ojbaba : Robert Guilmard
Lapidus, le dictateur : Alexandre Dewez
La veuve Pourdekova : Jimena Saez
Katarina : Sophie Lajoie
L'artiste populaire, le lent aux pistolets, le grand Inquisiteur et l'aubergiste : Diego Lopez Saez
Greta, Heddy la violette et le juge : Geneviève Knoops
Le haut fonctionnaire, Freddy et le bourreau : David Matarasso
L'avatar d'Ojbaba : Aime Morales Zuvia
Un ange noir, la Clé et le chauffeur de taxi : Simon Hommé
Et…des âmes, des fonctionnaires et pour vous servir : la troupe
Interprétation musicale : Grégory Houben ou Johan Dupont, Aurélie Goudaer, Wout De Ridder… et la troupe

Une production des Baladins du Miroir.

Dates : du 20 septembre au 6 octobre 2012
Lieu : Sous chapiteau non numéroté - Parking Baudouin Ier
Durée du spectacle : 2h + entracte
Réservations : 0800/25 325
Contact écoles : Adrienne Gérard - 010/47.07.11 – adrienne.gerard@atjv.be

Sommaire

[1] Le modèle soviétique des années 50 aux années 70, www.carto-gh.com/Doctextes/Modele-sovietique.rtf

I. Les Baladins du Miroir

Les Baladins du Miroir sont une Compagnie de théâtre forain, sans cesse à l'affût de nouvelles rencontres, qui ont traversé la francophonie en défendant un théâtre festif. Privilégiant un rapport direct au public, c'est en plein air mais plus souvent sous leur chapiteau que les Baladins du Miroir proposent leurs spectacles. Du Québec à la Suisse, de la France à l'Afrique, la Compagnie résidant en Belgique, accueille chaque année plus de 30 000 spectateurs.

La compagnie fut fondée en 1980 par Nele Paxinou et Marco Taillebuis et défend encore aujourd'hui la tradition du théâtre forain. Pendant plus de trente ans, spectacle après spectacle, les Baladins du Miroir ont développé un style théâtral particulier, revisitant les grands auteurs tels Molière, Shakespeare, de Ghelderode… ainsi que des textes plus contemporains tels que Jodorowsky, Julos Beaucarne ou Henri Gougaud. La compagnie invite à voyager au cœur des histoires et des mythes à caractère universel, sans oublier la musique et le chant qui participent à transporter son public dans l'imaginaire. Le texte soutenu par un langage gestuel et coloré touche ainsi petits et grands.

Défendant une culture résolument populaire les Baladins du Miroir vous invitent à passer un moment sous le signe de l'imaginaire et du plaisir du sens.

II. Résumé de la pièce

Frantichek Oïbaba, surnommé « le producteur de bonheur » est un arnaqueur au verbe haut et bien assuré, un séducteur prêt à toutes les embrouilles plus énormes et cocasses les unes que les autres. Dans la Slovaquie communiste du début des années '60, l'énergumène cherche à s'enrichir par des moyens frauduleux, s'instituant porte-parole de la liberté et de l'individualisme.
Une tache de couleur écarlate dans le monde uniformément gris de la société bureaucratique générée par le régime.

III. Biographie de Vladimír Mináč

Né en 1922 en Slovaquie, Vladimír Mináč, après avoir entamé une carrière de journaliste à Bratislava, écrit dès 1948 son premier roman *La mort traverse les montagnes*, consacré à l'insurrection nationale slovaque contre les nazis. Pendant une quinzaine d'années encore, c'est dans une veine essentiellement réaliste, que Mináč poursuit la publication de romans et de recueils de nouvelles comme *Hier et demain* (1949), *Les vagues bleues* (1951), *Sur les bords* (1954), la trilogie *Long temps d'attente* (1958), *Les vivants et les morts* (1959) et *Les cloches sonnent le jour* (1961), ou *Un coin d'ombre* (1960).
Depuis la parution du *Producteur de bonheur* en 1964, l'écrivain, qui, parallèlement au développement de sa carrière littéraire, a occupé diverses fonctions dans des institutions culturelles et politiques, n'a plus fait œuvre que d'essayiste, avec des ouvrages comme *Souffler sur les braises* (1970), *Les conflits complets de Jozef Miloslav Hurban* (1974), *Sub tegmine* (1992), *Retours au renversement* (1993). Mentionnons aussi le livre d'entretiens à caractère autobiographique et au titre très suggestif, *Dans la chemise d'orties* (1992), où l'homme de contrastes qu'est Vladimír Mináč s'est livré sans détour au jeune journaliste Peter Holka.
L'écrivain est décédé à Bratislava le 25 octobre 1996.

IV. Genèse du projet : De la valise d'émigration au chapiteau des Baladins.

J'avais seize ans quand en 1970 j'ai acheté chez un bouquiniste de Trnava, ville de Slovaquie occidentale, un petit livre au titre joyeux : *Le Producteur de bonheur* de Vladimír Mináč.
De l'écrivain dit « officiel » du régime communiste de l'époque, je ne connaissais, par les lectures imposées à l'école, que son œuvre sur les lendemains qui chantent, œuvre abondamment traduite en Union soviétique et autres pays du bloc de l'Est.

J'ai dévoré ce roman effectivement tout différent de ce que je connaissais du reste de l'œuvre et j'en ai fait un de mes livres de chevet. Dans ces années noires de la « normalisation politique » où les moindres restes de la révolte des années soixante subissaient un sort impitoyable, dans la morosité de la suspicion, de la dénonciation et du triomphe dictatorial, *Le Producteur de bonheur* a rejoint ma « bibliothèque de survie ».

Quand, en 1974, l'université pragoise a accueilli la fille de « l'ennemi du peuple » que j'étais et lui a donné le droit à l'instruction, *Le Producteur de bonheur* faisait partie de la valise de ma première émigration. Il m'a tenu compagnie pendant bien des soirées de ma vie pragoise. (…) Quatre ans plus tard j'ai été confrontée à un nouveau combat et une nouvelle émigration, cette fois-ci vers la Belgique pour y vivre avec Paul Emond. (…) Dans mes valises, scellées solidement par les forces de l'ordre – question de ne pas y ajouter des objets non-mentionnés dans les listes présentées –, il y avait en bonne place mon *Producteur de bonheur*. (…) Quand, enfin, nous avons franchi la frontière, je me suis jurée que le jour où je parlerais suffisamment le français, je traduirai mon livre fétiche !

Quelques années plus tard, à Bratislava, Paul et moi avons frappé à la porte de l'appartement de Vladimír Mináč. L'écrivain ne cachait ni son grand étonnement ni son amusement. Aucun de ses livres n'avait été traduit dans une langue occidentale et, lors de sa publication en Slovaquie, le roman était passé inaperçu. Très sérieusement, nous avons exposé notre projet de traduction. Je traduisais les questions de Paul et, dans l'autre sens, les réponses de Mínáč.

Nous nous sommes mit au travail avec passion et force discussions animées. Chaque représentant défendait sa langue et veillait à ne rien céder de son territoire linguistique. Comment dire notre joie le jour où j'ai tendu le livre à l'écrivain à Bratislava ! Notre plaisir ne nous a pas empêchés de comprendre ce jour-là que Vladimír Mináč parlait fort bien le français ! Plus tard il nous a félicités pour la traduction.

(…) Homme de contrastes, Vladimir Mináč est aujourd'hui autant aimé que controversé en Slovaquie. C'est en 1964, avec *Le Producteur de bonheur,* qu'il a achevé sa création romanesque. Par la suite, il a consacré plusieurs livres à l'histoire de la Slovaquie et rédigé des essais autobiographiques. Des mémoires, en quelque sorte, tout comme Ojbaba annonce à la fin du roman qu'il va écrire les siennes…

Deux ans après la sortie de notre traduction française, Vladimír Mináč a quitté ce monde dans son sommeil. L'auteur d'un roman qui est à la fois un « hymne à la vie » et un « bonheur mode d'emploi » a rejoint le bonheur éternel.

Le coup de foudre de Nele Paxinou pour les personnages d'Ojbaba et de son valet Lapidus est le point du départ de leur vie théâtrale en français. Le roman commence dans un bistrot.
C'est dans un bistrot d'Avignon, pendant le festival, que Nele et Paul ont eu leur première séance de travail sur cette adaptation. Vous avez dit qu'on ne refait pas l'histoire ?

Maja POLACKOVA, conseillère littéraire.

V. Présentation *du Producteur de bonheur* par Paul Emond, l'adaptateur.

Vladimír Mináč (1922-1996) est un des écrivains slovaques les plus importants de sa génération. S'il est l'auteur d'une série de romans aux conceptions très réalistes – Hemingway est son grand modèle –, *Le Producteur de bonheur,* son chef-d'œuvre, publié en 1964 et par lequel il clôture son œuvre romanesque (par la suite, il n'écrira plus que des essais), est de facture très différente. J'ai eu le plaisir, il y a quelques années, de le traduire avec Maja Polackova et de vérifier ainsi, pas à pas, la beauté et l'efficacité narrative de son écriture[2].

(…) Frantichek Oïbaba est un combinard prêt à toutes les audaces et toutes les falsifications, séducteur de toute veuve et de toute orpheline, surtout s'il y trouve avantage, mais qui, en fin de compte, se révèle être surtout un inlassable bâtisseur d'entreprises plus fumeuses les unes que les autres …

Jamais sans doute portrait de ce type de personnage n'a été dressé de façon si remarquable. Jusqu'à le rendre à l'évidence sympathique, quelles que soient les embrouilles dans lesquelles il s'engage. Ou grâce, sans doute, à ces embrouilles ; celles-ci sont si énormes, si cocasses, si magnifiquement invraisemblables, qu'on ne peut éprouver que de l'empathie pour celui qui les organise. Qu'elles se passent dans la Slovaquie communiste du début des années soixante y ajoute à l'évidence une dimension supplémentaire : entre la morosité de la société bureaucratique générée par le régime, où toute initiative a disparu, et l'énergumène cherchant son profit par tous les moyens frauduleux mais ne montant que des coups foireux, le contraste et l'opposition sautent aux yeux. Au point que Frantichek Oïbaba apparaît presque comme un don Quichotte à l'envers – rien d'idéaliste chez lui, son seul désir est de s'enrichir – parti à l'assaut d'un monde coercitif et uniformément gris.

« Tenter sa chance ! Et qu'est-ce que cela veut dire, tenter sa chance ? Ça veut dire sortir du rang. Rêver à un destin unique. Tout qui marche dans un régiment veut en sortir », déclare le producteur de bonheur au début du roman. Voilà l'entrepreneur en escroqueries toutes catégories devenu porte-parole de la vertu d'individualisme et du droit à la liberté…

Qui dit don Quichotte, dit Sancho : si la trame narrative du roman est si efficace, c'est parce que d'entrée de jeu Mináč y double son héros d'un personnage qui sera à la fois son contraire et son inséparable ; dès le premier chapitre, le producteur de bonheur entraîne dans ses aventures un candide garçon de café qu'il baptise Lapidus et qu'il considérera comme son disciple, même si le disciple en question se montrera souvent obtus et rebelle. Ainsi se forme, pour notre plus grand plaisir, un nouveau couple de maître et de valet, ce couple dont on connaît la fortune tant romanesque que théâtrale. Le conflit permanent des deux personnages assure à l'histoire une part de son joyeux dynamisme : Ojbaba domine Lapidus, le manipule, prétend faire son apprentissage et en fait surtout son souffre-douleur ; mais Lapidus traverse toutes les péripéties en restant égal à lui-même, tombe très vite amoureux de la jeune, tendre et moderne Katarina et, somme toute, finit par s'en tirer mieux que son maître.

Le producteur de bonheur étant un séducteur impénitent, les personnages féminins ont bien sûr ici toute leur importance. Outre la belle Katarina qu'Oïbaba, malgré son âge déjà mûr, ne craint pas de disputer à Lapidus, on se plaira à faire la connaissance de la veuve Pourdekova, grâce à laquelle notre héros pourra monter sa première grande affaire, la vente de sucreries en forme de parties du corps de l'un ou l'autre saint ; puis, c'est Greta, la femme d'un artiste populaire, dont Oïbaba aura besoin pour tenter la diffusion d'œuvres d'art sur un large marché ; quant à Heddy la Violette, elle l'accompagnera dans son entreprise la plus

[2] Vladimír MINÁČ, *Le Producteur de bonheur,* traduit du slovaque par Maja Polackova et Paul Emond, Bruxelles, Editions Labor, 1994.

burlesque, la direction de l'ensemble Tempo. S'il s'intéresse si bien aux femmes, Oïbaba, on s'en doute un peu, aura également à périr par les femmes…

Autant de protagonistes éminemment typés et donc tout désignés pour prendre les habits de personnages de théâtre. De la même façon, il m'a toujours paru évident, depuis que je connais ce roman, que le cocasse de ses dialogues, l'incongru des situations qu'il présente et son inventivité narrative permanente se devaient d'être transposés sur la scène. Il en va de même pour l'évocation sarcastique de la bureaucratie et de l'économie planifiée qui traverse toute l'histoire ; car, à ce sujet, et que l'on ne s'y trompe pas, c'est, bien plus largement, à toute forme de bureaucratie, de conformisme et de bêtise que s'en prend cette charge satirique et le thème reste largement d'actualité : existent encore un peu partout, nous ne le savons que trop bien, des fonctionnaires culturels du genre de celui auquel Oïbaba rend visite ou des êtres pareils aux inénarrables Fomicuk et Chomicuk qui apparaissent vers la fin des truculentes aventures du producteur de bonheur.

Reste enfin – et ce n'est pas sa moindre qualité – que l'œuvre bascule à trois reprises dans une sorte d'envers du décor. Vouloir sortir du rang est toujours une chose particulièrement périlleuse, et plus encore dans la société ici décrite, même si cette description se veut drolatique. Font écho à cette prise de risque, trois cauchemars d'Oïbaba, empreints d'une angoisse qui n'est pas sans rappeler le monde de Kafka. Une angoisse qui se transforme en terreur quand, en bout de course, se manifeste une répression proprement ubuesque, puisque c'est à la trappe, très précisément, que, dans le troisième rêve, le monstrueux dictateur Cachet envoie l'un après l'autre les intellectuels qui lui font face, avant d'y envoyer le producteur de bonheur lui-même. Ces trois ruptures ou changements de plan apportent à l'ensemble du livre une dimension essentielle. Il en ira certainement de même au théâtre, où la transposition de ces rêves fournira au spectacle son versant d'étrangeté et de gravité.

VI. Contexte : les années de dégel politique et le totalitarisme de l'Union soviétique[3].

- *Le Producteur de bonheur*, message d'espoir

Vladimír Mináč (en phonétique č= tch), écrit *Le Producteur de bonheur* dans les années 60, années du « Dégel politique » dont l'apothéose fut le printemps de Prague[4]. Ce sont des années d'espoir où la culture, jusqu'ici réduite au réalisme socialiste (l'art officiel au service de la dictature), connaît une grande effervescence. Mináč règle ses comptes avec la société communiste en écrivant *Le Producteur de bonheur*, message d'un espoir chargé de satire et d'humanisme. Il s'attend à être critiqué mais rien ne se passe, aucune presse ne signale le roman à sa sortie, *Le Producteur de bonheur* ne rencontre pas l'écho attendu par l'auteur. Ce sera son dernier roman ; par la suite, il signera des essais.

Mináč se démarque de la littérature de dénonciation du système par son regard humaniste. Malgré son passage par deux camps de concentration et la dictature sous laquelle il vit, sa démarche artistique reste fondamentalement positive. L'être humain est plus fort que toute pensée unique, voilà ce que Mináč nous dit. Il rappelle la responsabilité de chacun face à ses possibilités d'action ; il faut participer à la production de son propre bonheur.

[3] Le modèle soviétique des années 50 aux années 70, www.carto-gh.com/Doctextes/Modele-sovietique.rtf

[4] Le **Printemps de Prague**, nommé ainsi en référence au Printemps des peuples, est une période de l'histoire de la République socialiste tchécoslovaque durant laquelle le parti communiste tchécoslovaque introduit le « socialisme à visage humain » et prône une relative libéralisation. Il débute le 5 janvier 1968, avec l'arrivée au pouvoir du réformateur Alexander Dubček et s'achève le 21 août 1968 avec l'invasion du pays par les troupes soviétiques. www.wikipedia.fr

Mináč nous propose un personnage qui entre dans toutes les brèches du système et qui en prouve donc les failles. L'amusement que nous procure Oïbaba est lié à l'espoir de ces années de relâchement politique. Paradoxalement, Mináč fait payer son audace à son personnage dans ses rêves. C'est l'envers de la médaille : Oïbaba face à lui-même.

Si Nele Paxinou voit, en 2012, l'actualité du texte de Mináč, c'est sous ce même regard humaniste. Dans *Le Producteur de bonheur*, Oïbaba rencontre un groupe de jeunes désœuvrés qui lui réclame de l'amusement. A cela, il répond : « Cette jeunesse ! Profiter des fruits et ne pas planter l'arbre ». Mináč s'adresse aux jeunes et à toutes les générations, Nele Paxinou s'en fait l'écho. Elle veut, elle aussi, s'adresser à une jeune génération née dans une société qui n'a pas l'air d'avoir grand-chose à lui promettre, dans une société « numérisée », de plus en plus en proie à la passivité. Tout est à portée de « clics », tout est rapide, mais certains arbres ne poussent que sous l'impulsion d'un jardinier. Chacun doit planter la graine de son propre bonheur.

- Contexte

  - <u>La Slovaquie</u>

La Slovaquie dénommée aussi la République slovaque (en slovaque *Slovensko* et *Slovenská republika)* est un pays situé en Europe centrale, au cœur de l'Europe continentale et à l'est de l'Union européenne, dont elle est membre depuis 2004. Ses pays frontaliers sont la Pologne au nord, l'Ukraine à l'est, la Hongrie au sud, l'Autriche au sud-ouest et la République tchèque au nord-ouest. Du 28 octobre 1918 au 21 mars 1939, puis du 4 avril 1945 au 31 décembre 1992, elle a fait partie de la Tchécoslovaquie.
La Slovaquie est membre de nombreuses organisations internationales, telles que l'ONU, l'OTAN, l'OMC, l'OCDE ou encore le V4, et fait partie de la zone euro.



  - <u>Le totalitarisme soviétique</u>

Le Parti communiste tchécoslovaque, avec le soutien de l'Union soviétique, prend le pouvoir en République Tchécoslovaque en février 1948 lors de ce qu'on appellera « Le coup de Prague ». Cela aboutit au remplacement de la « Troisième République tchécoslovaque » par le régime communiste tchécoslovaque, un régime totalitaire pour quarante ans.
À l'Ouest, le coup de Prague provoque une émotion considérable parce que la Tchécoslovaquie était le plus occidental des pays d'Europe centrale et orientale, à la fois sur le plan géographique, historique et politique.

Un régime totalitaire est un régime politique dictatorial qui repose sur la puissance absolue d'un parti unique qui s'est assuré un contrôle sans partage de l'état, sur l'utilisation de la terreur comme méthode de gouvernement, sur le culte du chef et aussi sur le contrôle des mentalités avec la volonté de construire un homme nouveau et une société nouvelle.

Il se caractérise par l'absence totale de libertés quelle qu'en soit la forme (liberté de conscience, de religion, de mouvement, de presse, d'association, de manifestation etc.), mais il va au-delà encore : l'individu n'a pas d'existence propre, il n'a d'existence que par

rapport à l'Etat : « Tout est dans l'Etat, rien en dehors de l'Etat, rien contre l'Etat » pour reprendre la formule de Mussolini, le fondateur du totalitarisme.

L'idéal proclamé est de construire une société sans classes, et l'objectif de la société communiste reste une société d'abondance : « A chacun selon ses besoins »…

La réalité est largement différente :

- Le système ne tolère aucune opposition d'où une répression sans commune mesure : une police politique redoutable et redoutée qui pourchasse tout opposant potentiel ou plus simplement tout suspect avec la possibilité de l'expédier en prison ou au goulag sans le moindre jugement, par simple décision administrative, dans l'opacité la plus complète. Slogan bolchévique : *Avec une main de fer, nous conduirons l'humanité au bonheur.*
- La répression des aspirations nationales, la répression antireligieuse et l'antisémitisme
- Pensée unique et « Prêt à penser » via l'encadrement de la vie sociale et culturelle par le parti communiste. Les « pionniers » regroupent les enfants de 7 à 13 ans qui passent ensuite dans les « komsomols » (Jeunesses communistes), dont l'objectif est d'inculquer les valeurs du socialisme à la jeunesse dès le plus jeune âge pour mieux modeler les esprits …
- L'art et la littérature sont « officielles » et contrôlées par la censure. Art de propagande selon les principes du « réalisme socialiste » : toute création artistique doit avant tout servir la propagande du système communiste et glorifier le régime et son chef.
- La science est mise au service du socialisme et doit se soumettre à ses idées

Voici deux extraits du *Producteur de bonheur* qui résonnent particulièrement avec ce contexte de totalitarisme.

=> Piste pédagogique : Dans ces extraits, listez les mécanismes employés par un régime totalitaire.

Chez le haut fonctionnaire de la Culture. Oïbaba essaie d'y vendre des tableaux.

Le haut fonctionnaire : *Qu'est-ce que c'est que ce petit bateau ?*

Oïbaba : *C'est un bateau à voile.*

Le haut fonctionnaire : *Je me demande : qu'est-ce qu'il veut dire, aujourd'hui ?*

Oïbaba : *Cher camarade, vous pouvez être content. Car vous remarquerez que non seulement il raconte, mais même qu'il hurle carrément le surpassement des obstacles pendant une période tempétueuse, la résistance héroïque des marins téméraires, la force de l'ouragan révolutionnaire qui agite la mer jusque dans ses profondeurs.*

Le haut fonctionnaire : *Et ça, c'est quoi comme voile ?*

Oïbaba : *Une voile blanche. Une voile blanche solitaire. Poétique.*

Le haut fonctionnaire : *Ah ! Je te tiens !*

Oïbaba : *Mais les voiles sont toujours blanches.*

Le haut fonctionnaire : *Je ne te demande pas comment sont les voiles. Je te demande ce que veut dire cette provocation. Que transporte l'armée blanche dans cette barque ? Des tracts, hein ? Exportation de la contre-révolution ? Frappons avec aplomb, l'ennemi nous tuerons !*

Oïbaba : *Cette signification m'a échappé.*

(…)

Le haut fonctionnaire : *Le réalisme place plus haut le goût, la décadence n'est que dégoût !*

Oïbaba : *Très juste ! Le réalisme est la victoire de l'esprit sur la matière.*

Le haut fonctionnaire : *L'esprit ? Quel esprit ? Ne serais-tu pas un de ces idéalistes camouflés ? Camarade, tu es tombé dans le sillage de l'idéologie ennemie !*

Oïbaba : *Je voulais seulement dire…*

Le haut fonctionnaire : *Je sais ce que tu voulais dire. Qui, sinon moi, devrait le savoir ? On m'a placé ici pour veiller à la pureté idéologique.*

Troisième cauchemar de Oïbaba « *Le rêve sur le cachet* ».

Le Dictateur (sosie de Oïbaba) tient un immense cachet posé sur une table. Un monsieur affable se trouve près de lui. Un peu plus loin, un groupe de personnes, parmi lesquelles des intellectuels.

Le Dictateur, *soulevant le cachet* : *Je suis le Dictateur, détenteur du cachet principal. Je suis puissant, donc je pense juste. Quelqu'un est contre ?*

Le Monsieur affable : *Bien sûr que non.*

Le Dictateur : *Dans le cachet principal se trouve la vérité principale. Quelqu'un en doute-t-il ?*

Le Monsieur affable : *Bien sûr que non.*

Le Dictateur : *Il n'y a donc pas d'intellectuels ici ?*

Le Monsieur affable : *Peut-être en reste-t-il quelques-uns. Les intellectuels, un pas en avant !*

Des intellectuels s'avancent.

Le Dictateur : *Avez-vous des doutes ?*

Un intellectuel : *Non, nous en avons perdu l'habitude.*

Le Dictateur : *Mais vous aimeriez avoir des doutes ?*

Un intellectuel : *Non.*

Le Dictateur : *Soyez francs. Si vous n'aviez pas peur, aimeriez-vous avoir des doutes ?*

Un intellectuel : *Nous ne savons pas. Nous avons oublié ce que c'est que ne pas avoir peur.*

Le Dictateur : *A partir de maintenant, vous allez penser*. (Il les menace avec le cachet) *Vous pensez ?*

Un intellectuel : *Nous pensons.*

Le Dictateur : *Donc vous doutez ?*

Un intellectuel : *Nous pensons, donc nous doutons.*

Le Dictateur : *Voilà qui est juste. Je suis un dictateur, donc j'ai besoin de ceux qui pensent pour avoir contre qui gouverner. Quand il n'y a pas d'opposition, il faut la fabriquer. Compris ?*

Les intellectuels, *en chœurs* : *Compris.*

Le Dictateur : *Pas compris ! Je vous donne dix secondes pour vous habituer à douter. Je suis, donc je pense. L'existence détermine la conscience. Doutez de ce que je viens de dire.*

Un intellectuel : *Heu… C'est… heu… une pensée un peu linéaire. Les derniers résultats de la science…*

Le Dictateur : *Quelle science ?*

L'intellectuel : *La science en tant que telle.*

Le Dictateur : *Il n'existe pas de science en tant que telle. Il n'existe que la science du cachet principal, laquelle contient la vérité principale, laquelle m'est apparue à moi qui suis le propriétaire du cachet principal. Tu en doutes, n'est-ce pas ?*

L'intellectuel, *d'un ton obéissant* : *J'en doute.*

Le Dictateur, *l'assommant avec le cachet* : *A liquider.*

VII. Les grandes lignes de la narration et les thèmes sous-jacents

- La rencontre Oïbaba/Lapidus

Lapidus est serveur dans un bar. Oïbaba est le dernier client, il est temps pour lui de payer ses cognacs. Il est, bien entendu, sans le sou mais sa verve lui permet d'entourlouper le naïf Lapidus **sur des idées de liberté et de pouvoir.**

Oïbaba : *Ressaisis-toi, jeune homme aveugle. Veux-tu compter jusqu'à ta mort les petites pièces que tu voleras à des clients trop confiants ? Veux-tu te marier et avoir sept enfants pour toucher des allocations ? Veux-tu prendre un bain de pied tous les soirs et te dire qu'il faudra faire pareil le lendemain ? Je te le dis, jeune homme : ce destin-là est celui du chameau à deux bosses. Il peine toute la vie sous le poids de sa charge et il finit le ventre ouvert par un berbère sauvage. Comprends donc que tu ne vis pas ! Selle ton cheval, prépare tes armes, mon camarade ! Réveille en toi l'être unique au destin unique ! Deviens l'esclave de ton désir ! Tu possèdes tout de même bien un désir ?*

(…)

Oïbaba : Comment t'appelles-tu ?

Lapidus : Cyril.

Oïbaba : Ce n'est pas un nom digne du grand roi de Tobago. Tu t'appelleras Lapidus. Lapidus premier, fondateur de la célèbre dynastie de l'île. Roi pour quelques cognacs, c'est ce qu'on appelle une affaire, non ?

Oïbaba déclare Lapidus futur roi de l'île de Tobago -île sortie tout droit de l'imagination de l'arnaqueur qui se déclare, lui, Ministre du culte. Lapidus abandonne son métier et ils se mettent en route, formant un duo « mal assorti »[5].

- La première arnaque : La veuve Pourdekova

Oïbaba la séduit rapidement sur la flatterie, les idées de **bonheur et de gloire**. Il lui propose de développer son commerce de biscuits « saints ». Il tente également d'impressionner Katarina, sa fille. Lapidus, timide, tombe amoureux de Katarina.

Oïbaba : *O Pourdekova ! Ce nom a une telle noblesse ! Un tel cachet historique ! Disons-nous « tu » et trinquons encore, que s'installe entre nous la belle complicité des âmes sœurs. M'installer quelque part dans un coin tranquille ! Apporter le bonheur à ceux qui m'entourent !*

La Veuve Pourdekova : *Chez nous, tu es chez toi. C'est ici que tu trouveras la chaleur que tu as tant cherchée et dont tu as besoin.*

Oïbaba, *soupirant* : *O Katarina ! Chez nous, c'est à la pelle que le bonheur se ramassera.*

(…)

Oïbaba : *Nous produirons, Mesdames et Messieurs, un million de seins de la Sainte Dorothée ! Un milliard de nombrils de la Sainte Katarina ! L'idée géniale de ce commerce, née dans la tête d'une pauvre veuve, part à la conquête du monde tout entier. Notre ruisseau gazouillant deviendra un fleuve immense ! Nous remplirons la totalité des pays connus et inconnus ! Nous partons à la rencontre du futur lumineux ! Hourra !*

- Le premier rêve d'Oïbaba : Rêve sur l'ennui au paradis.

Dans les trois rêves, Oïbaba, « l'homme qui sort du rang », est au banc des accusés, prisonnier d'une manière ou d'une autre. Dans ce premier rêve, il y vit l'ennui. Pour y échapper, il est prêt à tout : il reconnaît « ses » péchés et préférerait même l'enfer. C'est suite à ce rêve qu'il met fin à la première arnaque.

Les trois rêves sont aussi l'occasion de mettre en exergue les absurdités du totalitarisme et de son administration.

[5] « Le duo mal assorti » sera développé dans un point suivant. Pour en citer quelques-uns : Don Quichotte et Sancho Panza, Astérix et Obélix, Arlequin et Pierrot, etc.

Oïbaba : *Deux mille ans ! Mais je refuse de passer deux mille ans dans ce milieu incolore et aseptisé. Il faut que je quitte cet endroit (Il essaie de bouger mais se découvre cloué sur place.) Où sont les arbres ?*

Ame 2 : *Quels arbres ?*

Oïbaba : *L'arbre de la connaissance, par exemple*[6].

Ame 1 : *Il n'y a pas d'arbres ici.*

Ame 2 : *De toute façon, chez nous la connaissance est inadmissible.*

(…)

Oïbaba : *J'ai assassiné un enfant innocent. J'ai jeté des centaines de chrétiens dans la gueule des lions. Par l'Antéchrist vivant, libère-moi !*

L'ange noir : *Et où voudrais-tu aller ?*

Oïbaba : *Même en enfer. Je ne veux pas rester ici une minute de plus.*

L'ange noir : *Et que voudrais-tu faire en enfer ?*

Oïbaba : *Même m'y faire rôtir à la broche. Ce serait une fête céleste à côté de ce qui se passe ici. Tout plutôt que cet ennui pour toute l'éternité !*

- La deuxième arnaque : L'artiste populaire et Greta

Une nouvelle fois sans le sous, Oïbaba explore le marché de l'art en prenant une belle commission sur l'exploitation des talents de l'artiste populaire. Pour lancer cette nouvelle entreprise, il joue sur l'**avidité** de la femme de l'artiste, Greta.

Oïbaba : *Ô ver exécrable du doute ! Laissez le doute aux intellectuels supérieurs, chère madame, c'est leur métier. Un entrepreneur doit avoir confiance. Nous allons bourrer cette maison d'argent. Et que ferez-vous avec tout cet argent, chère Madame ?*

Greta : *J'achèterai de l'or.*

Oïbaba : *Et puis ?*

Greta : *Encore de l'or.*

Oïbaba : *Et puis ?*
Greta : *Encore plus.*

Oïbaba : *Et qu'est-ce que vous ferez avec tout cet or ?*

Greta : *Cet or sera à moi.*

6 Selon la Bible, « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » se situait dans le jardin d'Eden, lieu où Adam et Eve furent créés par Dieu. C'est la pomme de cet arbre qu'ils croqueront, engendrant la prise de conscience du bien et du mal chez l'humain.

Oïbaba : *Je comprends. Et je vous offrirai régulièrement de larges bénéfices. (Il lui prend la main mais Greta l'arrache aussitôt.)*

Greta : *Non. Tout l'argent pour moi. Ici, c'est moi la patronne.*

Oïbaba : Alors, moitié-moitié.

Greta *: Il est devenu fou !*

Oïbaba *: Alors, trente pour cent ?*

Greta *: C'est trop.*

Oïbaba *: Vingt.*

Greta*, après réflexion : Bien. Mais pas une couronne de plus.*

Oïbaba *: Vos yeux me tuent, belle dame.*

Greta : *Arrête ton cinéma.*

La collaboration sera florissante. Mais Oïbaba ne se contente pas d'une commission…

- Le deuxième rêve d'Oïbaba : Rêve sur son exécution

Dans ce deuxième rêve, Oïbaba est enfermé dans une cave. Il est accusé d'avoir sapé l'autorité de la Sainte Eglise. Son procès est expéditif et sa sentence également. Il y rencontre une Clé, mais qui ne peut rien pour lui. L'occasion d'un dialogue « absurde » visant l'administration.

Oïbaba : *Qui est là ? Qui êtes-vous ?*

La Clé : *Une Clé.*

Oïbaba : *Quelle clé ?*

La Clé : *Une clé*

Oïbaba : *Pourquoi me retient-on ici ?*

La Clé : *Je ne sais pas. Je ne suis qu'une Clé.*

Oïbaba : *Ouvre-moi, si tu es une clé.*

La Clé : *Je ne peux pas. Je n'ai pas d'ordres.*

Oïbaba : *Qui te donne des ordres ?*

La Clé : *La Clé principale.*

Oïbaba : *Tu ne peux pas l'appeler ?*

La Clé : *Inutile. Elle non plus n'a pas d'ordres.*

Oïbaba : *Et à elle, qui donne des ordres ?*

La Clé : *Je ne sais pas je ne suis qu'une Clé.*

Oïbaba : *Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cet asile de fous ?*

La Clé : *L'administration.*

Oïbaba : *Ah bon !*

(…)

Le Grand Inquisiteur : *Bien (Jetant un coup d'œil dans ses dossiers.). Vous êtes accusé d'avoir passé un pacte avec le diable et de vous être employé à saper l'autorité de la Sainté Eglise.*

Oïbaba, *ne pouvant croire ce qu'il entend, riant malgré lui* : Hé hé hé !

Un poing mécanique vole dans l'air. Oïbaba tombe et s'évanouit. Un seau mécanique verse de l'eau sur lui.

Le Grand Inquisiteur : *Avec d'autres sorciers, vous avez déclenché des incendies dans les monastères et en avez profité pour abuser d'innocentes fiancées du Christ. Nous savons tout. Le jour du trente février…*

Oïbaba : *Permettez. Il n'y a pas de trente février dans le calendrier grégorien.*

Le Grand Inquisiteur, *le regardant fixement* : *Si !*

Oïbaba, *bredouillant* : *Je ne m'en souviens pas.*

Le Grand Inquisiteur, *avançant la main vers le bouton posé sur la table* : *Je dois pousser ?*

Oïbaba : *Non ! A présent, je me souviens !*

Le Grand Inquisiteur : *Tant mieux. Le jour du trente février, vous avez rencontré dans des circonstances connues de nous un certain Freddy. Vous l'avez rencontré ?*

Oïbaba : *Oui, Freddy est un grand magicien. Pas toujours fréquentable, je le reconnais. (Il fait le geste de dérober un portefeuille.)*

Le Grand Inquisiteur : *Vous avouez ?*

Oïbaba : *J'avoue.*

Le Grand Inquisiteur : *Au nom de la Sainte Inquisition, je vous remercie. Voici votre papier pour le procès. Tout ce que vous avez commis est écrit dessus. Apprenez-le par cœur.*

- <u>La troisième arnaque : Le cachet de l'Union des serveurs de troisième catégorie</u>

Le duo est sans le sou et en déclin. La confiance entre eux est au plus bas. Lapidus reprend un travail de serveur pour leur payer le minimum. Il prend son indépendance et économise en secret. Lapidus trouve dans sa veste un cachet.

La bureaucratie étant ce qu'elle est, Oïbaba ouvre toutes les portes pour sa nouvelle « entreprise » : le groupe *Tempo*, une troupe de bandits et d'escrocs, blanchie par le dit cachet officiel.

> Lapidus : *Regarde. C'est bizarre. C'est un cachet.*
>
> Oïbaba : *Donne ça ici. Et un bout de papier. (Il prend le cachet et tamponne.) « Union des serveurs des établissements de troisième catégorie ». Hum ! Ce n'est pas un cachet particulièrement grandiose. Mais il pourrait servir. Il faudrait simplement le même papier.*
>
> Lapidus : *Quel même papier ?*
>
> Oïbaba : *Espèce de bûche de pin des forêts épineuses ! Du papier à en-tête de la même Union des serveurs ! Ton ancien syndicat ! Tu sais encore où ils ont leurs bureaux ? Alors, montre-toi digne de la tendre Katarina, conduis-toi en héros. Cours-y et trouve le moyen d'y voler du papier officiel.*
>
> Lapidus : *Mais pour quoi faire ?*
>
> Oïbaba : *Il me demande pour quoi faire ! Ne sais-tu pas que celui qui met des cachets possède ? Que celui qui n'en met pas est un âne ? Que tu ne deviens membre à part entière de la fourmilière que lorsqu'on appose le premier cachet te concernant ? Je suis, donc je suis cacheté. Je suis cacheté, donc je suis. Qui possède le cachet, possède la clé de la vie. (Il tamponne encore.) Regarde comme il est vivant, comme il guide la main ! Imagine que tous les cachets qui existent au monde disparaissent d'un seul coup. La civilisation n'y survivrait pas une minute. Ce serait un Pompéi à l'échelon mondial, Lapidus !*

« Je suis, donc je suis cacheté. Je suis cacheté, donc je suis. » Oïbaba se lance dans la folle idée d'exploiter le principe-même du régime dans lequel il vit. Puisque les structures ou les individus n'existent que par l'Etat, utilisons son propre moyen de nous certifier: « le cachet ».

Dans cette troisième arnaque, Oïbaba, plus opportuniste que jamais profite du différent entre les Comitchouk et les Fomitchouk pour faire monter les enchères. Il joue sur leur **orgueil** et sur leur **méfiance** pour se placer en généreux intermédiaire.

> Comitchouk : *Fomitchouk et la culture ! Un bœuf qu'on attellerait à une calèche majestueuse ! (…) A partir de maintenant, vous interrompez tous vos rapports avec les Fomitchouk.*
>
> Oïbaba : *Nous ne pouvons rater aucun cachet.*
>
> Comitchouk : *Je vous achète cinq spectacles. Je leur montrerai comment on fait la révolution culturelle ! Vive les Comitchouk ! A bas les Fomitchouk !*
>
> Oïbaba : *Cinq spectacles, dites-vous ? Hérauts de l'aube ! L'art est au-dessus des partis. (Il retourne sa veste.) A partir de cet instant, nous devenons les alliés indissociables de l'eau-de-vie. Vive les Comitchouk ! A bas les Fomitchouk !*

Fomitchouk, *qui entre* : *Cher camarade, si vous tournez le dos à ces cochons et revenez chez nous, je vous achète dix spectacles.*

Oïbaba : *Je suis très sensible à votre démarche, cher camarade. Mais j'ai des principes. Je ne peux renier l'engagement que j'ai pris.*

Fomitchouk : *Avez-vous pensé à vos frais personnels ? Chez nous, le remboursement de vos frais personnels peut se monter à dix mille couronnes* (Il lui tend les billets).

Oïbaba : *C'est évidemment une toute autre perspective que vous dévoilez là et l'art ne peut y être insensible, croyez-le bien. C'est d'accord pour les dix spectacles.* (Il empoche les billets et retourne sa veste.)

Comitchouk : *Cher camarade, revenez donc chez nous. Choisissez l'alliance avec Terkopal et son eau-de-vie ! Nous sommes disposés à de très importants cadeaux, n'en doutez pas.*

Oïbaba, *retournant sa veste* : *Dans ce cas, bien sûr…*

- <u>Le troisième rêve d'Oïbaba : Le rêve du cachet</u>

Nous avons lu précédemment un extrait de ce rêve, celui confrontant le dictateur et les intellectuels dans un dialogue « absurde » visant à montrer la dictature insensée du régime.

Dans ce nouvel extrait, rappelons que le dictateur est le sosie de Oïbaba.

Le Dictateur : *Qui es-tu ?*

Oïbaba : *Je suis ton double, Monsieur.*

Le Dictateur : *Tu pues l'humain.*

Oïbaba : *Je suis ton double du côté humain.*

Le Dictateur : *Tant pis pour toi.* (Il lève le cachet)

Oïbaba : *Ne me détruis pas. Je suis ta meilleure moitié.*

Le Dictateur : *Comment peux-tu savoir ce qui est mieux et ce qui est pire ?*

Oïbaba : *Je porte en moi l'expérience du genre humain. Le désir de vérité et de justice.*

Le Dictateur : *Ah ! Ah ! Ah ! Je sais qui tu es. Tu n'es qu'un petit escroc.*

Oïbaba : *Un escroc est aussi un être humain. J'ai des remords. Voilà pourquoi je suis homme.*

Le Dictateur : *Les remords sont l'ennemi du pouvoir. Je dois te liquider, mon camarade.*

Oïbaba : *Tu t'anéantiras toi-même.*

Le Dictateur : *Je sauverai le pouvoir.*

Oïbaba : *C'est en dehors de nous ?*

Le Dictateur : *En dehors de nous et au-dessus de nous.*

Oïbaba : *Je ne veux rien au-dessus de moi. J'ai le droit à la vie et à la liberté.*

Le Dictateur : *Vous les intellectuels, vous nous donnez du travail, parce que nous devons simplifier vos complications. Sache que, tant que tu es vivant, tu es soumis au pouvoir et au cachet. Le pouvoir et le cachet servent à rappeler à l'homme son anéantissement final.*

Oïbaba : *Tu es impitoyable.*

Le Dictateur, d'un ton confidentiel : *Ce n'est pas moi, mon camarade. Tout ça, c'est le cachet. Il est devenu tout à fait indépendant. Je ne suis qu'une petite roue dans le mécanisme que j'ai aidé à créer. Moi aussi, j'ai une âme. Tout ce qui possède une âme est dépendant. Il n'y a que le mécanisme qui peut rester libre.*

Cet extrait vient, à quelques répliques près, clore le *Producteur de bonheur*. Mináč y pose **la question essentielle de l'homme face aux mécanismes du pouvoir**. Comment sortir du rang ? Il y revendique la place de l'humain comme porteur du *désir de vérité et de justice,* comme être libre et indépendant : *Je ne veux rien au-dessus de moi. J'ai le droit à la vie et à la liberté.* Le Dictateur, lui, représente l'humain déshumanisé, celui qui est devenu *une petite roue dans le mécanisme,* dont l'âme n'est plus indépendante : *Ce n'est pas moi, mon camarade. Tout ça, c'est le cachet.*

Penchons-nous un instant sur les mécanismes d'autorité et d'obéissance.

Sache que, tant que tu es vivant, tu es soumis au pouvoir et au cachet.

Ce processus d'obéissance aveugle par la déshumanisation/déresponsabilisation de l'individu a participé au processus des pires « crimes contre l'humanité » ; la Shoah, entre autres. *Je ne suis qu'une petite roue dans le mécanisme que j'ai aidé à créer.* Ce processus est bien plus courant qu'on ne le croirait et Monsieur-tout-le-monde peut, un jour, prendre le rôle du bourreau. La célèbre expérience de Milgram réalisée entre 1960 et 1963 (et maintes fois confirmée depuis) le démontre et l'explique.

La hiérarchie apparaît indispensable à tout processus d'obéissance. L'individu qui entre dans un système d'autorité ne se voit plus comme l'acteur de ses actes, contraires à la morale, mais plutôt comme l'agent exécutif des volontés d'autrui. Il va attribuer la responsabilité à l'autorité.

Milgram nous dit que l'individu passe de l'état autonome (on est déterminé de l'intérieur) à l'état agentique (l'individu se sens comme un rouage d'une volonté qui est extérieure à la sienne).
Les résultats de Milgram dans les années soixante étaient de 62,5% de sujets menant l'expérience jusqu'au bout (soit infliger 3 décharges mortelles de 450 volts au participant).

En 2009, l'expérience a été légèrement adaptée dans le cadre d'un faux programme télévisuel, le pourcentage de sujets infligeant la décharge mortelle était de 80%.[7] Le but de ce documentaire était de tester les principes énoncés par Milgram 40 ans plus tôt et, plus précisément, le pouvoir de la télévision comme autorité à l'heure actuelle.

[7] "Le jeu de la mort", documentaire coproduit par France Télévisions et la Radio Télévision Suisse en 2009.

VIII. Ton et formes de la narration

- **Le burlesque**[8]

  - Définition du genre littéraire

Le burlesque est un genre littéraire en vogue au XVIIe siècle (vers 1640-1660). Le burlesque est caractérisé par l'emploi de termes comiques, familiers voire vulgaires pour évoquer des choses nobles et sérieuses (→ parodie de l'épopée).

Dans la littérature française classique, **le burlesque procède d'un décalage entre grandeur et petitesse**. Le théâtre de Molière recourt fréquemment au burlesque. Le burlesque naît ainsi du décalage de ton entre le comique, le lyrique, le tragique ou le pathétique. À titre d'exemple, figurent les nombreuses tirades d'Arnolphe (*L'École des femmes*, 1662, de Molière), qui emploie le champ lexical de l'amour (« amoureuse ardeur ») avec une aspiration à la noblesse des sentiments et qui, en même temps, est tourné en ridicule par la trivialité de ses préoccupations (la femme n'est qu'un objet « mariée à demi »). Le public assiste à la révélation des deux facettes du personnage, suggérant le ridicule. Le premier auteur à avoir utilisé le burlesque dans ses œuvres était Rabelais avec *Gargantua*.

Dans *Le Producteur de bonheur*, le décalage entre grandeur et petitesse est très clairement assuré par le personnage d'Oïbaba qui, face à ses victimes, déploie éloquence et bons sentiments alors qu'on connaît la bassesse de ses intentions.
Si *Le Producteur de bonheur* s'inscrit dans le registre de la comédie, nous en connaissons maintenant les thèmes sous-jacents : « Sortir du rang, rêver d'un destin unique »… quelle place reste-t-il à l'homme désincarné par une machinerie autoritaire et plus forte que lui ?

  - Définition du genre cinématographique[9]

Le burlesque est un genre cinématographique reposant sur le comique de la gestuelle[10]. Il a connu son apogée à l'époque du cinéma muet mais perdure dans le temps.

Le burlesque fait rire grâce à un comique de l'absurde et de l'irrationnel. Des événements extraordinaires ne cessent de faire irruption sans raison, dans le quotidien. La cohérence n'a jamais le temps de s'installer.
Le burlesque s'appelle aussi « slapstick », littéralement « coup de bâton ». Dénué de logique psychologique, le gag repose sur un comique physique et violent. Il montre des chutes, des bagarres, des poursuites, des chocs... Les corps, comme les objets, sont brutalisés. Le ton général est celui de la provocation et de la caricature.
Le film burlesque repose, pour une large part, sur la personnalité de l'acteur qui impose un style, un profil de personnage et constitue la vedette.

Charlie Chaplin et son *Charlot* en est l'icône. Un vagabond naïf, au grand cœur, perpétuellement emmené dans des situations « impossibles » où il doit se battre contre plus fort que lui (la société, la police, son patron) et généralement pour des fautes qu'il n'a pas commises.
Autres représentants du cinéma burlesque : Laurel & Hardy, Les Marx Brothers, Jacques Tati, Pierre Etaix, Mel Brooks ou encore Louis de Funès, Pierre Richard, Buster Keaton et récemment, le trio Dominique Abel, Fiona Gordon et Bruno Romy.

---

[8] www.wikipedia.com
[9] www.wikipedia.com
[10] www.linternaute.com

- Le duo mal assorti[11]

Le burlesque s'est fréquemment appuyé sur la dynamique des duos de personnages aux « types » complètement opposés.

Le personnage peut correspondre à un *type psychologique* (l'ingénue, l'amoureux, le fils indigne, le séducteur, le père abusif, l'avare…) ou à un *type social* (le roi, le tyran, le maître, le valet, le confident, la nourrice, le parasite…). Parfois, type psychologique et social se confondent : le valet rusé...[12]

La force comique du duo mal assorti a été utilisée dès l'Antiquité grecque et romaine. On trouve par exemple chez Ménandre ou chez Plaute des duos d'esclaves dont l'un est rusé et dynamique et l'autre idiot, poltron ou goinfre. Ces traits de caractère sont exprimés par le masque que portent les acteurs, ce qui fait que chaque type est immédiatement identifié par le public. Les farces du Moyen Age s'inspirent des comédies antiques et mettent souvent en scène l'opposition entre des personnages caricaturaux.
À la Renaissance, les personnages de valets deviennent centraux dans les comédies, comme l'étaient les esclaves dans les pièces antiques. La Commedia dell'arte, forme italienne de théâtre populaire qui se développe au XVIème siècle, met en scène des personnages bouffons, dont deux en particulier s'organisent souvent en duo mal assorti : Arlequin et Pierrot.

L'exemple d'Arlequin et Pierrot
Arlequin porte un costume composé de losanges multicolores, ce qui est une façon de symboliser la folie ou l'extravagance. Il est imprévisible et grotesque. Sous son apparence comique, c'est donc un personnage qui permet de mettre en scène tous les défauts humains : mensonge, paresse, avidité, obsession sexuelle, lâcheté, brutalité (il porte un bâton pour frapper les autres personnages). C'est d'ailleurs cette dimension potentiellement maléfique d'Arlequin qui est à l'origine des personnages de clowns cruels dans des films d'épouvante ou dans des bandes dessinées comme *Batman* (le Joker).

Pierrot, lui, porte un costume blanc et a le visage enfariné. Passif, naïf, crédule, timide, il est méprisé par les autres personnages qui n'écoutent pas ses avertissements de bon sens. C'est une victime toute désignée pour Arlequin, qui lui joue sans cesse des mauvais tours. Il est amoureux de Colombine, mais celle-ci lui brise généralement le cœur en lui préférant Arlequin. Au XIXème siècle, il est devenu un symbole de l'artiste rêveur et rejeté par la société et il a été associé à la lune (en raison de son costume et de son caractère).

Ces deux personnages ont connu de nombreuses évolutions et réinterprétations selon les auteurs et les époques, mais dans l'ensemble ils sont toujours construits autour de cette **opposition entre l'activité et la passivité, la couleur et la blancheur, l'insolence et la timidité, le plaisir et la frustration**. Ils incarnent donc deux facettes contradictoires de notre personnalité. Avec les mots de la psychanalyse, on peut en effet dire qu'Arlequin laisse libre cours au **« ça »,** c'est-à-dire à l'ensemble de nos désirs les plus fous, si fous qu'on ose à peine les avouer, tandis que Pierrot est paralysé par le **« surmoi »**, c'est-à-dire tous les interdits qu'on nous a appris quand nous étions enfants (la voix qui dit : « ça ne se fait pas »). Or, ce qu'a montré Sigmund Freud en élaborant la psychanalyse, c'est que chaque personne est divisée entre le ça et le surmoi, et que l'identité de chacun vient en grande partie de la façon dont il arrive à concilier la satisfaction de ses désirs et le respect des règles.
La construction d'un duo permet donc de toucher efficacement le public.

[11] www.lelivrescolaire.fr/4173/2_Droles_de_duos.html
[12] http://litteraturelycee.blogspot.be/2010/01/la-construction-litteraire-du.html

Le cinéma regorge d'exemples de duos mal assortis ; on peut citer par exemple Laurel et Hardy, Bourvil et Louis de Funès dans *La grande vadrouille*, Jacques Villeret et Thierry Lhermite dans *Le dîner de cons*. De même, la bande dessinée oppose des personnages dissemblables avec Astérix et Obélix, Tintin et le Capitaine Haddock, ou Léonard et son disciple ; le cinéma d'animation avec Minus et Cortex, Tom et Jerry ou Titi et Grosminet, ou encore le théâtre avec l'exemple de Chevallier et Laspalès.

<u>Le duo Oïbaba/Lapidus : l'arnaqueur et le naïf</u>

Dans *Le Producteur de bonheur*, le duo est articulé dans la même opposition des traits de caractères. Oïbaba est l'arnaqueur dans toute sa splendeur ; il a la verve du baratineur, l'audace du menteur et la psychologie du manipulateur. Il ne manque jamais une occasion d'exercer son talent et, là où personne ne verrait l'occasion de la fumisterie, lui voit les potentialités dans toute nouvelle situation. Même quand il est dans une situation confortable, il se met en danger, quitte à tout perdre, pour avoir toujours davantage.

Il est à la fois un arnaqueur de verbe tel, entre autres, le personnage de Trissotin dans *Les Femmes savantes* de Molière. Il déploie si bien sa parole que son public le croit érudit en toute matière. Il parvient ainsi à enlever toute réflexion propre à son public et peut manipuler facilement ces « nouveaux » crédules.
Il exploite également toutes les désirs ou les espoirs de ses contemporains. Par exemple, « la foi » en misant sur *les seins de la Sainte Dorothée et le nombril de la Sainte Katarina* dans la première arnaque. Il met une fausse valeur ajoutée sur de simples biscuits. C'est sans doute une des plus vieille arnaque : vendre du « sang de dragon », de « l'eau de jouvence » et autre recette miraculeuse.

Lapidus est le candide (du latin candidus, *blanc*), il est le héros innocent et naïf, crédule et fidèle, bien qu'abandonné et trahi plusieurs fois par Oïbaba. Il est simple, ne désire pas grand-chose mais aspire à aimer. Il finira par séduire Katarina à qui il promet *un beau studio peint en bleu avec une télévision.*

Ce duo-ci s'inscrit également dans le rapport maître-valet.

<u>Le rapport maître-valet</u>

On trouve les valets dans toutes les distributions, depuis la comédie antique : dans la comédie italienne, la comédie classique française au XVIIème et au XVIIIème siècles, de Plaute à Beaumarchais, jusqu'au théâtre de Feydeau, de Courteline, ou même jusqu'au nouveau théâtre, chez Ionesco ou Genet. On les trouve également dans tout le théâtre européen, chez Calderón, Goldoni, Shakespeare ou Brecht.

Le valet a, en général, la charge des corvées et le rôle de confident. En échange, il est nourri, logé, blanchi. Aussi naïf et peu éduqué soit-il, il est souvent la source de la réflexion mais est rarement écouté par son maître, plus impulsif. Suivant ce dernier dans des aventures abracadabrantes, il en sort « grandi » tandis que son maître n'a pas évolué.
(Cela ne concerne pas les valets malins ou « des bonnes causes » qui se mettent au service de plus faibles pour rivaliser avec leur maître. Par exemple : au service des amoureux dont le maître ne consent pas au mariage...)

En littérature, le duo formé par don Quichotte et Sancho Panza dans le roman de Miguel de Cervantès est devenu célèbre et a inspiré de nombreux artistes. Mais on peut aussi penser par exemple à Pantagruel et Panurge chez Rabelais, ou à Vladimir et Estragon dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett.

=> Piste pédagogique :
- Quel « type » de personnage de théâtre seriez-vous ?
- Prenez des personnalités et constituez quelques « duos mal assorti ». Justifiez.

IX. La quête du bonheur, le destin unique

- **Le bonheur : définitions[13]**

Tous les philosophes se sont penchés sur la question et la définition du bonheur.
La tradition philosophique occidentale oppose les optimistes, pour qui le bonheur comme "état de satisfaction totale" est possible (Spinoza, Montaigne, Diderot), voire facile (Épicure) et les pessimistes, pour qui il est difficile (Rousseau), voire impossible (Pascal, Schopenhauer, Freud). D'autres, comme Kant, opposent la recherche du bonheur et la réalisation de la loi morale (on ne peut pas chercher à être heureux en suivant la loi morale ; néanmoins, on ne peut pas parler d'une condamnation de la recherche du bonheur). Nietzsche lui, la critique comme une fuite devant le tragique de la réalité, lui préférant l'expérience de la joie.

Des psychologues comme Reich, Jung, Perls ou Fromm affirment au contraire que le bonheur est le sentiment naturel qu'éprouve la psyché humaine lorsqu'elle s'épanouit d'une manière intégrée, ce qui suppose une forme de **culture fondée sur l'amour et l'être plutôt que sur la peur et l'avoir.**

Aristote : “S’il est vrai que le bonheur est l’activité conforme à la vertu, il est de toute évidence que c’est celle qui est conforme à la vertu la plus parfaite, c’est-à-dire celle de la partie de l’homme la plus haute. C’est l’activité de cette partie de nous-mêmes, activité conforme à sa vertu propre qui constitue le bonheur parfait” (*Ethique à Nicomaque*)

Leibniz : “Notre bonheur ne consistera jamais dans une pleine jouissance, où il n’y aurait plus rien à désirer ; mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections” (*De la Monadologie*)

Kant : “Le bonheur est la satisfaction de toutes nos inclinations” (*Critique de la Raison Pratique*)

Hegel : “Le bonheur n’est pas un plaisir singulier, mais un état durable, d’une part du plaisir affectif, d’autre part aussi des circonstances et des moyens qui permettent, à volonté, de provoquer du plaisir” (*La phénoménologie de l’esprit*)

Schopenhauer : “Le bonheur positif et parfait est impossible ; il faut seulement s’attendre à un état comparativement moins douloureux” (*Le Monde comme représentation et comme volonté*)

Nietzsche : “Qu’est-ce que le bonheur ? Le sentiment que la puissance croît, qu’une résistance est en voie d’être surmontée” (*L’Antéchrist*)

Proposons une définition générale :

Etat de satisfaction complète, de complétion des désirs, caractérisé par sa plénitude et sa stabilité. Distinct du plaisir, très éphémère, et de la joie, plus dynamique que le bonheur.

---

[13] www.la-philosophie.com/definition-bonheur et www.wikipedia.fr

- **Quid du bonheur à notre époque**[14]

Qu'est-ce qui fait le bonheur ? (…) Il convient de se rappeler que les références dans lesquelles nous baignons ont beaucoup évolué au cours des âges. Pour trouver le bonheur, les philosophes ont très tôt été considérés comme des maîtres incontestés.
« Connais-toi toi-même » nous dit Socrate, parce que **connaître l'homme revient à lui proposer un bonheur à sa mesure**, qui lui convienne et qu'il puisse atteindre par lui-même. Epicure, dont on a caricaturé la doctrine pour en faire un cri de ralliement de tous les jouisseurs de la Terre, préconisait une sorte de **diététique des plaisirs**, alors qu'à l'opposé les stoïciens prônent **un bonheur dans la morale**. Un autre courant de pensée nous affirme qu'être heureux consiste à **nourrir les plus fortes passions et à assouvir tous ses désirs** même les plus fous, mais d'aucuns diront que cette voie ne peut que nous entraîner dans un cercle vicieux, parce que désirer, c'est désirer toujours plus puisque le propre d'un **désir assouvi, c'est qu'il n'exerce plus son pouvoir moteur**… Nombreux sont ceux, parmi nous, « victimes » de la société de consommation qui peuvent se retrouver dans cette **quête sans fin**. Comment définir le bonheur quand on ne parvient pas à dire précisément ce que l'on désire ?

Le christianisme a représenté le bonheur sous la forme d'un Jardin des Délices, d'un paradis dont la représentation même a évolué au cours des siècles et avec elle l'idée de **confier la réalisation de son bonheur à sa seule foi**.
Les hommes du XVIIIème siècle ont aspiré à une **organisation politique du bonheur**, d'un bonheur sur Terre, où chacun aurait les mêmes droits à être heureux, à penser et à s'exprimer librement. Le bonheur devint dès lors un art de vivre, fait de la joie de parler, d'échanger, de découvrir, de polémiquer et ainsi naquit la **Déclaration Universelle des Droits de l'Homme**. Le bonheur a donc une histoire : il n'a pas toujours été considéré comme le but de l'existence, ni comme un idéal de vie.

Qu'en est-il aujourd'hui ? De nos jours, le bonheur n'est plus une promesse, ni une idée politique, il est devenu un droit et même un devoir. Nous sommes entrés dans **l'ère de la nécessité du bonheur**, dans un besoin d' « euphorie perpétuelle »[15]. Tout le paradoxe de nos temps modernes est de nous encourager à inventer un bonheur « intérieur » et de proposer, par ailleurs, toujours plus de produits supposés rendre heureux. **L'être et l'avoir, intimement mêlés**.

=> Piste pédagogique :
- Qu'est-ce que le bonheur pour vous ?
- Pensez-vous que la notion de bonheur soit « culturelle » ?

X. Décryptage de publicités

Nous avons vu qu'Oïbaba est fin psychologue et cerne rapidement quels « ressorts émotionnels » flatter chez ses victimes pour arriver à ses fins : liberté, pouvoir, bonheur, gloire, avidité (richesse), orgueil, méfiance (peur). Il pourrait aussi s'agir de beauté, de célébrité, de luxe, de jeunesse, d'intelligence, de santé, d'aventure, de pureté, etc.

La publicité, depuis plus de 50 ans, joue elle aussi avec ces « ressorts émotionnels » pour créer le désir et pousser à l'achat. Elle joue également sur un certain manichéisme : « X », c'est bien, « Y » ce n'est pas bien avec un message fréquemment sous-jacent : « Soyez quelqu'un, sortez du rang » ou « Soyez différent ».

---

14 Extrait de *C'est quoi le bonheur finalement?* de Marie Andersen. www.psy.be/psycho/fr/soi/le-bonheur.htm

15 Pascal Bruckner, *L'euphorie perpétuelle*, essais sur le devoir de bonheur, Editions Grasset.

=> Piste pédagogique :

- Citez d'autres « ressorts émotionnels » ou « valeurs »?
- Dans les publicités suivantes, débattez sur l'émotion suscitée et les moyens mis en œuvre pour y parvenir.

Clés pour décrypter les publicités :

- les couleurs (voir tableau ci-dessous)
- les mots : sens littéral et littéraire du slogan, champ sémantique, niveau de langage, typographie
- le ton : provocateur, drôle, informatif, poétique, etc. Comment le destinateur se positionne (expert, ami, modèle à suivre, témoin ou protagoniste…)
- le visuel : quelle atmosphère (du matin, du soir, lumineuse ou sombre…) ? Fait-il référence à une autre culture ou civilisation et pourquoi ? De quels éléments est-il constitué et que représentent-ils ?

Symbolisme des couleurs

ROUGE	BLEU	VERT	JAUNE	BLANC
Force Passion Puissance Interdiction Danger Virilité Courage Action	Paix Vertu Immatérialité Méditation Sagesse Rêverie Confiance Bonté Calme Sécurité Foi Féminité	Espérance Nature Immortalité Repos Foi Jeunesse Fécondité Satisfaction Calme	Science Conscience Idéalisme Action Luminosité Orgueil Jalousie Calme Sécurité	Pureté Innocence Chasteté Richesse Silence

OR/ARGENT	ORANGÉ	VIOLET	GRIS	NOIR
Immortalité Richesse Gloire (or) Respect (argent) Dignité (argent)	Energie Ambition Enthousiasme Imagination Richesse Honneur	Politesse Jalousie Mystère Spiritualité Mélancolie Tristesse Modestie Religion Inconscient Secret Ténèbres Mort Piété Noblesse	Sobriété Tristesse Modernisme Peur Monotonie	Mort Deuil Nuit Mystère Monotonie Tristesse Détresse Angoisse Noblesse Distinction Élégance Silence


MONTREZ QUE
VOUS N'ÊTES PAS
CE CRÉTIN
QUI EN A ACHETÉ
UNE GROSSE
PARCE QU'IL
EN A UNE PETITE.
Ma500.fr


NON ALCOHOLIC NOVA SCHIN
NOVA SCHIN


L'INSTANT FRAICHEUR NIVEA BABY
SANS PARABEN
SANS ALCOOL
SANS COLORANT
PLUS TARD, TU SERAS PEUT-ÊTRE PILOTE OU MÉDECIN.
EN ATTENDANT C'EST SÛR,
TU SERAS BIEN DANS TA PEAU.
NIVEA BABY
Eau Douce Nettoyante
HYPOALLERGÉNIQUE
Au calendula
Sans paraben, sans alcool
Nettoie, rafraîchit, hydrate
Sans rinçage
LA VIE EST PLEINE D'IMPRÉVUS.
Alors, c'est bon de pouvoir compter sur l'eau douce nettoyante de NIVEA Baby pour nettoyer en douceur, rafraîchir et hydrater la peau délicate de votre bébé. Sa formule extra-douce au calendula aide à protéger du dessèchement.
AVEC NIVEA BABY, L'AVENTURE COMMENCE EN BEAUTÉ.
Réductions, jeux, conseils : inscrivez-vous sur www.NIVEA.fr/baby
TESTÉ CLINIQUEMENT
La garantie sécurité NIVEA Baby. Tous les produits NIVEA Baby sont développés en collaboration avec des dermatologues et des pédiatres.
TBWA\PARIS


NOUVELLE CITROËN C5
DISTINGUEZ-VOUS


De tout temps, il y a eu des entreprises pour réaliser des chantiers ambitieux !
Le Groupe I.G.A.E. : spécialiste de l'agencement et la réalisation d'espaces commerciaux
Le Groupe I.G.A.E. est un acteur majeur dans l'agencement et la réalisation d'espaces commerciaux et professionnels. Fort du regroupement de ses 7 entreprises régionales, le Groupe I.G.A.E. répond aux demandes même les plus exigeantes, par leur volume, leur complexité, leur urgence. Le suivi par un interlocuteur unique, la force de proposition, la précision des plans du bureau d'étude, l'expertise des compagnons, la puissance d'intervention, le soin apporté aux finitions et le respect des délais font du Groupe I.G.A.E. l'interlocuteur privilégié des architectes, concepteurs, dirigeants, responsables travaux...
Vous avez un projet ?
Contactez-nous au 01 41 90 07 60
ou par e-mail : contact@igae-agencement.com
www.igae-agencement.com
I.G.A.E
groupe
Des équipes organisées, des services connectés


GUERLAIN


reversa®
anti-aging cream


harrys
Tellement moelleux.
harrys
American Sandwich
Nature
Pour votre santé, évitez de grignoter entre les repas. www.mangerbouger.fr


Quick
JUSQU'AU 2 JANVIER
MON FRENCH BURGER*
Tony Parker
* Mon burger à la française
Pour votre santé, mangez au moins 5 fruits et légumes par jour. www.mangerbouger.fr